

JEAN-LOUIS MANDEL. PORTRAIT D'UN COLLECTIONNEUR EN CHERCHEUR OU D'UN CHERCHEUR EN COLLECTIONNEUR



THIERRY LAPS

Chercheur en génétique, Jean-Louis Mandel a été directeur de l'IGBMC (Institut de génétique et de biologie moléculaire et cellulaire) à Strasbourg de 1992 à 2016 et professeur au Collège de France (chaire de génétique humaine) de 2003 à 2016.

Outre sa carrière scientifique très prestigieuse, il est aussi un des généreux donateurs du musée d'Art moderne et contemporain de Strasbourg (MAMCS), dont il a plus particulièrement enrichi la collection d'art graphique.

Il a d'ailleurs été invité par le musée à présenter sa collection lors de l'exposition « L'Œil du collectionneur »¹, en 2016. C'est sous le titre « Catalogue déraisonné » qu'il a proposé son choix d'œuvres. Tentative de portrait raisonné d'une personnalité foisonnante.



1 Jean-Louis Mandel en 2017
© Musées de Strasbourg. Photo: M. Bertola

Jean-Louis Mandel accompagne depuis de longues années la destinée du musée d'Art moderne et contemporain de Strasbourg. Visiteur attentif et fidèle du musée, il œuvre au sein de son Association des amis (AMAMCS) en même temps qu'il est un acteur généreux de l'enrichissement des collections à travers les dons importants qu'il a consentis au musée depuis près de vingt ans. La liste de ces dons est longue ; sans en dresser ici le détail, il semble utile d'en tirer le fil, afin de comprendre toute la pertinence, la passion et la générosité qui viennent ainsi se mêler à l'histoire de nos collections.

Tout débute en 1999 avec un tableau d'Asger Jorn, un détournement de paysage, que Jean-Louis Mandel donne au musée en hommage à son père récemment décédé, avec lequel il partageait cet amour de l'art. Trois ans plus tard, il offre la monumentale suite de gravures de Pierre Alechinsky « Morsures », puis deux séries d'eaux-fortes du même artiste. En 2009, il se lance dans une chasse frénétique, tentant de débusquer des portfolios de Max Klinger qui viendraient compléter la collection du

MAMCS. Il fait ainsi don, avec l'aide des AMAMCS, de six portfolios qui permettront de présenter en 2012 la première exposition en France de l'intégral des opus gravés de Max Klinger. En 2013, c'est A. R. Penck qu'il invite au musée en cédant une série de quinze grandes estampes (gravures, lithographies, sérigraphies), « Expedition to the Holy Land », que l'artiste avait réalisées en Israël. Plus récemment, il offre les trois gravures manquantes du premier cycle de Käthe Kollwitz intitulé *La Révolte des tisserands*. Il soutient également l'exposition monographique de l'artiste organisée au Musée d'art moderne et contemporain de Strasbourg en 2019² en prêtant des œuvres essentielles, générosité soulignant encore son engagement et son soutien indéfectible.

Mais bien plus que des œuvres, c'est son désir de partager communicatif qu'offre Jean-Louis Mandel. Il a la passion contagieuse, part en quête avec la détermination d'un chasseur pour une battue, faisant preuve de la même patience de l'affût, ou furète au hasard pour le plaisir de la promenade, loin des sentiers battus, là où parfois se niche ce que l'on ne cherchait pas, ou que l'on ne cherchait plus. Sa collection ouvre de multiples pistes, déconcertantes par leur hétérogénéité. Tout y paraît déraisonné, comme un pont impossible jeté entre le témoignage terrifiant de la barbarie nazie par Zoran Mušič et l'explosion de couleurs des peintres américains des années 1960, admirablement orchestrée par le livre d'artiste *One Cent Life*. Si ses chemins ne semblent pas mener à Rome, on retrouve toujours l'homme lui-même au bout du sentier.

L'aventure commence dans les années 1970, lorsque, encore étudiant, Jean-Louis Mandel découvre l'œuvre de Pierre Alechinsky à la galerie La Hune, à Paris, qui conforte son goût pour les arts graphiques. Il serait tentant de rapprocher les biomorphismes de l'artiste du domaine de la recherche moléculaire du professeur Mandel, mais cette piste est gentiment récusée par ce dernier. Puis s'égrènent tous les artistes rencontrés et collectionnés : Lea Grundig, Gérard Titus-Carmel, A. R. Penck, Camille Claus, Corneille, Christian Dotremont, Michel Krieger, Zoran Mušič, Igaël Tumarkin, Max Klinger, Jean Remlinger... La diversité de la collection peut surprendre, mais s'éclaire par une déclaration : « Ce qui m'intéresse, c'est mettre ensemble des choses qui en toute apparence n'ont pas de lien, c'est exactement ce que je fais dans mes recherches scientifiques. » Jean-Louis Mandel est bien un homme de rapprochement, de proximité, de partage – ce sont les liens intimes qu'il tisse entre les êtres et les choses qui dessinent le singulier contour de sa collection.

Parmi ces liens, mentionnons d'abord celui qu'il entretient avec l'Alsace et ses musées, qu'il visite adolescent avec sa famille : c'est à Strasbourg, en 1963, qu'il découvre l'art moderne à travers une exposition organisée à l'Ancienne Douane. Jean-Louis Mandel rencontre dès les années 1970 des artistes de la région, comme Camille Claus, Michel Krieger ou encore Gabriel Micheletti, qu'il commence à collectionner et à fréquenter avec une amicale fidélité. Il entretient également un fort lien avec Tel-Aviv où il se rend

régulièrement lors de voyages familiaux. Il y admire le sculpteur et graveur Igaël Tumarkin, exposé au cabinet des Estampes de Strasbourg des années auparavant et auteur d'une série d'œuvres autour du retable d'Issenheim. Jean-Louis Mandel a offert une suite de gravures de Penck exécutées lors d'un séjour en Israël où l'artiste avait par ailleurs rencontré Tumarkin. Les œuvres rassemblées par le professeur Mandel au sein de sa collection rebondissent, s'éloignent puis se rapprochent dans un écho souvent ténu, parfois lointain, mais suffisant pour nous dire le lien sensible qu'elles entretiennent entre elles et celui que le collectionneur entretient avec elles. Ainsi dans cette psychogéographie, dans une sorte de carte situationniste, des routes s'ouvrent sous forme de raccourcis inattendus. Jean-Louis Mandel avoue avoir songé à faire appel à une méthode informatique utilisée dans ses recherches afin de révéler les diverses connexions intimes que produit sa collection. Comme des madeleines souvenirs d'autres madeleines, de simples références communes peuvent éveiller son intérêt mais seules la qualité graphique et l'émotion cristallisent son choix. Cependant, le collectionneur ne quitte jamais les frontières du réalisme : certaines œuvres d'Henri Nouveau ou des burins de Vieira da Silva sont la seule pointe abstraite de sa collection. Prendre de la distance parfois, mais ne jamais perdre de vue le réel.

La présentation de sa collection au musée d'Art moderne et contemporain de Strasbourg fut pour lui un grand plaisir en même temps qu'une épreuve car elle nécessitait d'opérer des choix difficiles dans ce « grand tout ». Il fallut en outre trier, ordonner, renoncer... Malicieusement, Jean-Louis Mandel se préserva de toute taxidermie rigide en proposant un titre explicite : « Catalogue déraisonné ». De Klinger à Krieger, son paysage intime se dévoilait, loin de tout souci de propriété puisque des œuvres du musée, mais aussi d'autres institutions et de particuliers prenaient place aux côtés de celles de sa collection afin de nous révéler ce qu'il cherchait et ce qu'il avait trouvé dans l'art : le partage passionné et la proximité de mondes différents accueillis avec bienveillance dans une large et vivifiante communauté.

Si l'on devait brosser un portrait graphique de Jean-Louis Mandel, il se situerait quelque part entre la pointe acérée de Klinger et la ligne fougueuse de Cobra, entre le trait rageur de l'expressionnisme allemand et la douceur du pinceau de Claus, entre la réalité qui apparaît dans les linéaments d'Alechinsky et l'abstraction qui naît dans les plans ordonnés de Krieger... Pour finir ce portrait, comme une fugace impression, Jean-Louis Mandel serait cet homme jubilant dans la foule, la reproduction d'une gravure de Max Beckmann à la main fraîchement débusquée, cherchant avec une joie à peine contenue le reflet de sa passion dans vos yeux...

1 L'exposition a été organisée au musée d'Art moderne et contemporain du 17 septembre au 20 novembre 2016.

2 L'exposition « Käthe Kollwitz. Je veux agir dans ce temps », présentée au musée d'Art moderne et contemporain de Strasbourg du 4 octobre 2019 au 9 janvier 2020.